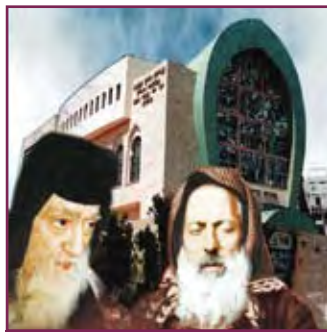


EN TERRE SAINTE, IL FAUT FAIRE PARTICULIÈREMENT ATTENTION (PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)



La Voie À Suivre

CHEMOT

556

17 JAN. 2009

21 TEVET 5769

Publication
HEVRAT PINTO
Sous l'égide de
RABBI DAVID HANANIA
PINTO CHLITA

11, rue du plateau
75019 PARIS

Tel: 01 48 03 53 89

Fax 01 42 06 00 33

www.hevratpinto.org

Responsable de publication
Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE !

Ce n'est pas une raison de décider

Il est interdit de croire du lachon hara même si celui qui raconte parle devant plusieurs personnes. Malgré cela, il ne faut pas décider pour autant que la chose soit vraie, les auditeurs doivent seulement se méfier, vérifier, et s'il s'avère que c'est vrai, réprimander l'intéressé à ce propos.

(Hafets Haïm)

Dédié à la mémoire de
Esther Bachar Bat Avraham

Le roi David demande au Créateur du monde : « Je demande une seule chose à Hachem, c'est elle que je désire, être installé dans la maison de Hachem tous les jours de ma vie et visiter Son palais » (Téhilim 27, 4). Les ba'alei hamoussar se sont demandé pourquoi le roi David voulait seulement « visiter » le palais de Hachem. Ne voulait-il pas être « installé » dedans plutôt que d'être un visiteur ?

Ils ont expliqué qu'un élève qui rend visite à son maître n'est pas semblable à un élève qui est installé dans la maison de son maître. Celui qui visite, comme il ne vient que parfois, se tient devant son maître dans la crainte, mais le familier qui est tout le temps installé dans sa maison prend son maître à la légère et ne ressent plus la distance qui les sépare. C'est pourquoi David demande d'être l'élève qui visite la maison de son maître et ne vient pas trop souvent chez lui, afin de pouvoir ressentir constamment la plaisir de la première fois, car du fait qu'il ne vient que de temps en temps, il ne s'habitue pas à ce plaisir.

On comprend ainsi ce qu'ont dit nos Sages, que c'est une mitsva pour tout un chacun de se considérer, la nuit de Pessa'h, comme s'il était sorti d'Égypte (Pessa'him 116b). En effet, les Sages ont craint que celui qui raconte la sortie d'Égypte chaque jour, matin et soir, n'en vienne à s'habituer, c'est pourquoi la Torah a fixé un moment particulier de renouvellement, pour que la sortie d'Égypte soit nouvelle à ses yeux, comme s'il en était sorti lui-même. On trouve la même idée à propos de l'étude de la Torah, qui doit être à nos yeux comme nouvelle (Sifri VaEt'hanan 6, 8), afin que nous n'en arrivions pas à nous habituer à l'étude de la Torah et à l'accomplissement des mitsvot.

Il est possible que ce soit pour cela que la Torah a ordonné que chacun vienne à Jérusalem trois fois par an. Les Sages ont appelé cela « aliya laréguel », terme qui demande explication. Est-ce qu'ils allaient donc espionner (Ieraguel) ? Ils n'allaient qu'à Jérusalem et au Temple ! Mais du fait que l'homme montait à Jérusalem pendant la fête, il méritait d'élever l'habitude (herguel) qui était entrée en lui lorsqu'il accomplissait les mitsvot sans faire attention à ce qu'il faisait.

Les mitsvot de routine

On trouve effectivement que lorsque les bnei Israël ont arrêté de monter à Jérusalem pour les fêtes, le Saint béni soit-Il a dit (Yéchaya 1, 14) : « Mon âme abhorre vos Roch 'Hodech et vos fêtes ». Les Sages ont expliqué (Tan'houma Pin'has 17) qu'un non-Juif a demandé à Rabbi Akiva pourquoi les juifs célébraient des fêtes, puisque Hachem S'était exprimé de cette façon à leur égard. Il a répondu : « S'Il avait dit : « Mon âme abhorre Mes Roch 'Hodech et Mes fêtes », je dirais comme vous. Mais Il a dit « vos Roch 'Hodech et vos fêtes », ces fêtes instituées par Yérovam. Quant aux véritables fêtes, elles ne seront jamais abolies. »

Cela nous enseigne que D. n'a pas dit qu'Il abhorrait les fêtes des bnei Israël, mais uniquement les fêtes de Yérovam, qui ne permettait pas aux pèlerins d'aller jusqu'à Jérusalem. Quand les bnei Israël ont cessé de monter à Jérusalem, ils se sont habitués aux mitsvot, et elles sont devenues des mitsvot de routine sans aucune concentration intérieure. Alors, Hachem a dit : « Mon âme abhorre vos Roch 'Hodech et

vos fêtes », car tant que les fêtes étaient celles de D. et que les gens prenaient garde à ne pas tomber dans l'habitude, elles Lui procuraient de la satisfaction. Mais quand elles ont cessé d'être celles de D. pour devenir celles d'Israël, l'intention n'était plus d'accomplir l'ordre de Hachem mais de se réjouir pendant les fêtes, avec la famille et les amis, et c'est à propos de cela que Hachem a dit « Mon âme abhorre vos Roch 'Hodech et vos fêtes. » Vous allez vous habituer aux mitsvot et oublier Celui qui les a données, Je n'en ai que faire, car ce ne sont pas les Miennes.

Tant que les bnei Israël venaient à Jérusalem en pèlerinage, ils dirigeaient leurs actes vers le Ciel, ne tombaient pas dans l'habitude et ne foulaient pas les mitsvot aux pieds. Quand les pèlerinages ont cessé sous l'instigation de Yérovam, ils se sont mis immédiatement à oublier leur Créateur, et en sont arrivés à l'habitude dans les mitsvot, et à ne célébrer les fêtes que pour leur propre plaisir, sans que ce soit du tout pour l'amour du Ciel. De cette façon, ils ont irrité D. et Il a dit qu'Il ne désirait nullement ces fêtes-là.

Comme la première fois

D'après ce que nous avons dit, on comprend parfaitement les ordres de Hachem, qui a dit à Moché : « Ne t'approche pas d'ici, enlève tes chaussures de tes pieds, car l'endroit sur lequel tu te tiens est une terre sacrée. » Les Sages ont dit dans le Midrach (Chemot Rabba 2, 6) : « Enlève tes chaussures, en tout lieu où la Chekhina Se révèle, on n'a pas le droit de porter des chaussures. » On trouve la même chose à propos de Yéhochoua (Yéhochoua 5, 15) : « Enlève ta chaussure. » De même, les cohanim pratiquaient leur service dans le Temple nu-pieds. Il faut comprendre pourquoi il est interdit de porter des chaussures là où se trouve la Chekhina.

On peut expliquer que le verset veut nous donner une leçon de savoir-vivre. Etant donné que : « Hachem parlait avec Moché face à face » (Chemot 33, 11), comme un homme parle à son ami, on aurait pu penser que celui-ci risquait de s'habituer à la grandeur de D. et ne fasse plus attention à Sa gloire à cause de la force de l'habitude. En effet, un élève qui parle avec son maître pour la première et la deuxième fois n'est pas semblable à celui qui parle avec lui pour la neuvième ou dixième fois, et dont la sensibilité est émoussée par l'habitude.

On trouve une histoire de ce genre dans la Guemara (Kidouchin 33a) : Rabbeinou était assis devant Rabbi Yirmiyah de Diphti. Un homme passa devant eux sans se couvrir la tête en leur honneur. Ravina dit : « Combien cet homme est insolent ! » Rabbi Yirmiyah répondit : « Il se peut qu'il soit de la ville de Mata Ma'hsiya, dont les habitants ne respectent pas les Sages. » Rachi explique sur ce passage qu'ils le voient constamment, au point que leur sensibilité envers les 'hakhamim s'émousse, comme s'ils en faisaient partie.

Comme il y avait lieu de craindre que Moché se soit habitué à la gloire de D., Hachem l'a mis en garde en lui disant : « Enlève tes chaussures de tes pieds », c'est-à-dire : « Prends garde à ne pas te conduire comme quelqu'un qui a l'habitude de parler avec son maître, mais à chaque fois que tu parles avec Moi, que ce soit à tes yeux comme si c'était la première fois que tu parles avec la Chekhina. » Quelle en est la raison ? « Car l'endroit sur lequel tu te tiens est une terre sacrée », Ma sainteté est constamment la même.

A PROPOS DE LA PARACHA

Chacun a un nom à lui

Le nom du deuxième livre du 'Houmach, le « séfer Chemot », éveille l'étonnement chez les commentateurs de la Torah : pourquoi s'appelle-t-il ainsi ? Apparemment, la raison en est qu'il débute par les mots « Voici les noms (chemot) des bnei Israël. » Mais cela demande explication, car ces paroles, « voici les noms des bnei Israël », n'expriment pas la nature du livre, qui traite de l'exil et de la sortie d'Égypte. Il aurait fallu lui donner un nom qui montre l'essentiel du livre. Pourquoi le nom Chemot a-t-il donc été choisi ?

Le livre « Aleinou Lechabea'h » l'explique par ce que dit le Sforno : « Ceux qui sont évoqués ici étaient dignes d'être connus par leur nom, car chacun d'entre eux était digne de porter un nom qui montrait sa personnalité individuelle. »

Cela signifie que lorsque les tribus étaient en Égypte, chacune d'entre elles est arrivée à manifester la totalité de ses potentialités de façon plus élevée qu'en Eretz Israël, à proximité de leur père Ya'akov. Par conséquent chacune correspondait au « nom » qu'elle portait, comme nous l'ont enseigné les Sages (Chemot Rabba 1, 5) : « Ils sont évoqués ici par des noms qui correspondent à la délivrance d'Israël ; Réouven, ainsi qu'il est dit « J'ai bien vu (rao raïti) le malheur de Mon peuple » ; Chimon, car « Hachem entendit (vayichma) leurs plaintes » ; Lévi, parce que le Saint béni soit-Il S'est relié à leur peine dans le buisson », etc.

Le manteau d'Eliahou

Il y a des noms dans le peuple d'Israël auquel on a ajouté des qualificatifs qui en sont devenus partie intégrante. Par exemple, le qualificatif « ba'al adéret haséar » (celui qui a un manteau de poils) qui a été donné au prophète Eliahou. Le 'Hatam Sofer demande ce que vient faire ce manteau, et pourquoi le prophète Eliahou le portait.

Il explique qu'il craignait le cha'atnez. Or s'il avait porté un vêtement de laine, peut-être que du lin s'y serait mêlé, s'il avait porté un vêtement de lin, peut-être que de la laine s'y serait mêlée, c'est pourquoi il a décidé de porter ce qu'on appelle aujourd'hui un « manteau de fourrure », c'est-à-dire fait de la peau d'une bête. Alors, il aurait la certitude de ne pas tomber dans la grave interdiction de cha'atnez.

Depuis, on appelle Eliahou « ba'al adéret haséar », à cause de ses grandes précautions à ce sujet. Ses élèves les prophètes l'ont également suivi, comme par exemple Elisha, qui portait un manteau de poils.

On apprend de là qu'il y a des noms, ou des qualificatifs, qui sont donnés à l'homme à cause de quelque chose qui s'est produit.

C'est ce qu'on trouve en plusieurs endroits. Par exemple, le chef de la tribu de Lévi s'appelait « A'hira ben Einan ». Y a-t-il un père qui donnerait un nom pareil à son fils et l'appellerait « A'hi ra » (« mon frère est méchant ») ?

Rabbeinou Paltiel, dans son commentaire sur la Torah appelé « Tola'at », explique que comme le nuage avait rejeté Dan à cause de l'idole de Mikha, le chef de la tribu de Dan a crié à Naphtali,

qui était son frère, « A'hi ezer ben Amichadaï », c'est-à-dire aide-moi, mon frère (A'hi ezer), pour que moi aussi je fasse partie de mon peuple (ben ami), le peuple de Hachem (Cha-dai). Et le chef de Naphtali a répondu : « A'hi ra ! », c'est-à-dire « mon frère (a'hi), fais sortir le mal (ra) qui est en toi. »

Ce n'est donc pas le nom que lui a donné son père, mais on l'a appelé ainsi à cause de quelque chose qui s'était produit. Comme on le sait, tout homme a trois noms. Le premier, c'est celui que lui ont donné son père et sa mère. Le deuxième, c'est celui que lui ont donné ses amis, et le troisième, c'est le nom dont il s'est couronné lui-même.

C'est ce qui s'est passé avec l'auteur du livre « Baroukh CheAmar », qui était orphelin, et a beaucoup prié son Père des Cieux de l'aider. Quand il est arrivé à la prière « Baroukh CheAmar », il l'a dite avec une grande ferveur, c'est pourquoi ses amis l'ont appelé « Baroukh CheAmar », et ensuite c'est lui qui a donné ce nom au livre qu'il avait écrit.

Un nom personnel ou un chiffre

Le saint Chela écrit qu'après la prière de Chemoné Esré, on doit dire un verset dont la première et la dernière lettre soient celles de son propre nom. C'est une segoula qui aidera l'homme à ne pas oublier son nom au moment où il passera en jugement devant le Tribunal Céleste, après cent vingt ans.

Voici ce que dit à ce propos le Ridbaz dans son commentaire sur la parachat Vayichla'h : « Par exemple, si quelqu'un a tué, on le condamne pour sa faute à être envoyé en exil, et on le prive de ses droits civiques. Il y a des pays qui enlèvent leur nom aux grands criminels, et les appellent par un chiffre, un, deux, etc., pour indiquer qu'ils ne sont plus considérés comme un homme qui porte un nom personnel. Quand ils veulent écrire une demande en grâce, il leur est interdit de signer de leur nom, car il ne peuvent plus porter un nom humain. Ils signent comme un meurtrier ou un voleur, par un chiffre.

Cette idée figure dans la Torah, ajoute le Ridbaz (Devarim 29, 17-19) : « De peur qu'il n'y ait parmi vous quelque racine d'où naîtraient des fruits vénéneux et amers... cet homme se donnerait de l'assurance dans le secret de son cœur... alors la colère de Hachem et Son indignation s'enflammeront contre cet homme... et Hachem effacera son nom ». Cela signifie que Hachem efface le nom de l'homme et l'appelle d'après sa faute et sa révolte, comme il est écrit explicitement dans Téhilim (109, 13-14) : « Que sa postérité soit condamnée à disparaître, qu'à la génération prochaine son nom soit éteint, que la faute de ses pères soit présente au souvenir de Hachem »... c'est-à-dire que le nom de ses pères est entaché du nom de sa faute, et celui de sa mère du nom de son péché.

De telle façon qu'en nous rappelant notre nom au jour du jugement, nous prouvons qu'il n'est pas simplement un « chiffre », mais un nom véritable...

A LA SOURCE

« Les Egyptiens firent travailler les bnei Israël durement » (1, 13)

Il y a un midrach qui rapporte les versets décrivant les travaux des bnei Israël aux « midot » de l'exégèse talmudique.

Parmi la foison d'explications qui ont été dites et écrites sur ce midrach, de diverses façons, le livre « Min'hat Ani » apporte ce commentaire simple :

L'un dit : « Par « kal va'homer » (raisonnement a fortiori), c'est-à-dire qu'au début les Egyptiens ont imposé aux bnei Israël des travaux faciles (kal), et ensuite ils ont ajouté des travaux plus difficiles ('hamour), ce qui est la mida de « kal va'homer ».

Quelqu'un d'autre dit : « Par « guezeira chava » (comparaison entre des termes identiques), c'est-à-dire que le décret (guezeira) des Egyptiens était déjà dès le début égal (chava), le travail était dur dès le début.

« Un nouveau roi se leva sur l'Egypte qui ne connaissait pas Yossef » (1, 8)

Le gaon 'Hakham Moché Sasson zatsal, dans son livre « Vayomer Moché », explique ce verset d'après l'enseignement de nos Sages selon lequel Paro s'est levé avec en main le décret exigé par Hachem : « Tes descendants seront étrangers dans un pays qui n'est pas à eux, on les asservira et on les tourmentera pendant quatre cents ans. »

Paro s'est levé pour exiger de Hachem les quatre cents ans, mais « il ne connaissait pas Yossef », qui avait vu par l'esprit saint qu'ils ne seraient asservis que deux cent dix ans. Comme il l'a dit à ses frères : « Hachem vous visitera certainement (pakof ifkod), « pakod » a la valeur numérique de cent quatre-vingt dix ans, qui ont manqué au compte des quatre cents ans, et il reste deux cent dix ans pour le décret de l'asservissement.

« Les Egyptiens firent travailler les bnei Israël durement » (1, 13)

Le midrach explique au nom de Rabbi Eliezer : « bepharekh » (durement) peut se lire « bepeh rakh » (avec une bouche douce). Comment cela ?

Quand Paro a dit « Montrons-nous rusés avec lui », il a rassemblé tous les bnei Israël et leur a dit : Je vous en prie, rendez-moi un service aujourd'hui. Ainsi qu'il est écrit « les Egyptiens firent travailler les bnei Israël durement » « bepharekh – be peh rakh ». Il a pris un seau et une pelle, et quiconque voyait Paro prendre un seau et une pelle et fabriquer des briques n'en aurait pas fait autant ?

Immédiatement, les bnei Israël se sont mis à travailler avec lui avec entrain de tout leur cœur, parce qu'ils avaient beaucoup de force. Quand la nuit est tombée, il a placé sur eux des contremaîtres et leur a dit : Faites le compte des briques. Ils les ont comptées, et il leur dit : voici le nombre que vous devez en faire tous les jours...

« Je ne suis pas un homme à la parole facile depuis toujours, depuis que Tu as parlé à ton serviteur, car je suis lourd de la bouche et de la langue » (4, 10)

Le Rachbam, dans son commentaire sur la Torah, n'accepte pas le sens littéral que l'on comprend ordinairement, à savoir que Moché

avait des difficultés de langage et bégayait, comme le disent certains des Richonim.

« Est-il possible, objecte-t-il, que le prophète que Hachem connaissait face à face et qui a reçu la Torah directement de Lui ait bégayé ? »

Le sens de « lourd de la bouche et de la langue », pour le Rachbam, est le suivant : « Je ne connais pas bien l'accent égyptien, car dans ma jeunesse je me suis enfui, et maintenant j'ai quatre-vingts ans. »

Il apporte pour preuve une citation du prophète Yé'hezkel (3, 5) : « Car ce n'est pas comme à un peuple au langage obscur et à la langue lourde que tu es envoyé à la maison d'Israël. »

Naturellement, celui qui ne connaît pas bien le langage de la cour s'appelle « à la langue lourde ».

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA

«Bitya » est fait des mêmes lettres que « teva »

« La fille de Paro descendit se laver dans le fleuve, ses servantes marchaient à côté du fleuve, elle vit la nacelle dans les joncs et tendit la main pour la prendre. »

La Guemara dit (Méguila 13a) qu'elle s'appelait Bitya. Elle tient du verset (I Divrei Hayamim 4, 18) : « Et sa femme juive enfanta Yéred, le père de Gdor, 'Héver le père de Shokho et Yékoutiel le père de Zanoua'h, et ce sont les fils de Bitya fille de Paro. » On explique que tous ces noms, Yéred, Gdor etc. désignent Moché, né de Yokheved, qui s'appelle la femme juive, et qui a été élevé par Bitya, comme la Guemara le raconte longuement. On trouve sur ce verset (Vayikra Raba 1, 3) au nom de Rabbi Yéhochoua de Sakhnin parlant au nom de Rabbi Lévi que le Saint béni soit-Il a dit à Bitya fille de Paro : « Moché n'était pas ton fils et tu l'as appelé ton fils, toi non plus tu n'étais pas Ma fille et Je t'appelle Biti (Ma fille) », ainsi qu'il est dit « Voici les enfants de Bitya », le fille de Y-A-H.

Il faut encore donner une autre raison pour laquelle elle s'appelle Bitya. Les lettres de « Bitya » sont les mêmes que celles de « teva », à cause de la nacelle (teva) où se trouvait Moché quand Bitya l'a prise pour le sauver, et parce qu'elle a fait cela avec dévouement, puisqu'elle était fille de Paro et qu'il avait édicté un décret de tuer tous les enfants mâles. Elle n'a pas obéi au décret de son père, et si Paro l'avait appris il l'aurait tuée. Il s'est également produit un miracle : son bras s'est considérablement allongé pour qu'elle puisse prendre la nacelle, comme l'explique Rachi, donc elle porte ce nom en souvenir de cet acte.

En vérité, il faut souligner la grandeur du miracle que Paro n'ait pas appris que cet enfant faisait partie de ceux qu'il avait condamnés à être jetés au fleuve. En effet il avait grandi chez lui, et il porte le nom de Moché parce qu'elle l'a enlevé de l'eau (mechitihou), son nom témoigne donc d'où il vient, et pourtant il n'est pas venu à l'esprit de Paro de comprendre qu'il était.

Il n'y a de « prisonniers » que les talmidei 'hakhamim

Sur la grandeur du niveau des talmidei 'hakhamim qui étudient la Torah au Beit HaMidrach, le livre « Tana DeBei Eliahou Raba » (chapitre 27) apporte le midrach suivant :

« De même qu'ils (les talmidei 'hakhamim) se rendent solitaires en ce monde-ci sans qu'aucun étranger soit avec eux, ainsi sont-ils également dans le monde à venir, ils sont assis auprès du Saint béni soit-Il seul, sans que personne d'étranger soit avec eux. C'est d'eux que le verset dit (Téhilim 68, 7) : « D. installe les solitaires dans leur maison, Il rend la liberté aux prisonniers, mais les rebelles restent confinés dans les régions arides. » Les « prisonniers » ne sont autres que les talmidei 'hakhamim, qui se rendent prisonniers du Beit HaMidrach, de l'Écriture, la Michna, le Guemara, le Midrach, les halakhot et les aggadot. »

Tu aurais pu gagner quinze mille dollars

Le Rav Ya'akov Yossef Hermann zatsal, rendu célèbre sous son surnom de « 'Hafets 'Haïm d'Amérique », était un juif qui vivait de son travail. Il avait un magasin de fourrures, et malgré ses activités, il fixait des temps d'étude de la Torah, et mérita de terminer tout le Talmud.

Outre ses heures fixes, il avait tous les jours un moment d'étude spécial chez lui entre neuf et dix heures du matin, et ensuite seulement il ouvrait son magasin. Pendant cette heure d'étude, il ne s'interrompait pour rien au monde, quoi qu'il puisse arriver.

Un matin, quelques minutes après neuf heures, arriva un marchand de fourrures connu qui voulait lui vendre des fourrures à un prix extrêmement avantageux. Il voulait voir le Rav Hermann, et annonça joyeusement à sa femme : « J'ai une belle affaire pour votre mari, qui va lui rapporter un bénéfice de quinze mille dollars ! Tout cela à condition que je convienne avec lui des détails de l'affaire immédiatement ! »

La femme du Rav Hermann se rendit avec émotion dans la pièce où son mari étudiait, et lui raconta brièvement la chose. Mais là encore, il ne se départit pas de sa coutume de ne pas s'interrompre au milieu de son étude, et malgré l'ampleur de l'affaire, il fit signe de la main à sa femme qu'il resterait là jusqu'à dix heures, à son habitude.

Le marchand fut déçu de cette réaction. Il n'arrivait pas à comprendre cette conduite « bizarre », et s'en alla immédiatement. Quand l'heure fixée fut terminée, la femme du Rav Hermann lui dit : « Ya'akov Yossef ! Tu aurais pu gagner quinze mille dollars, et alors tu aurais pu fermer le magasin pendant plusieurs mois et étudier sans arrêt avec l'esprit tranquille ! »

Mais Rabbi Ya'akov Yossef ne s'émut pas d'avoir manqué cette occasion de s'enrichir, et dit simplement à son épouse :

« Tu crois que je n'ai pas profité d'un moment favorable pour gagner cette somme, mais ce n'est pas vrai, c'était en réalité le Satan qui venait me mettre à l'épreuve, pour voir si j'allais annuler mon étude régulière ! »

Je n'ai ni Torah ni sagesse

On raconte sur le « Ketav Sofer » qu'il avait l'habitude depuis sa jeunesse de terminer des traités tous les ans le jour de son anniversaire. Quand il arriva à cinquante-quatre ans (il habitait alors la ville de Pest), il ordonna à son serviteur de ne laisser personne entrer chez lui pendant toute cette journée-là.

Un Rav arriva, qui faisait partie de ses plus grands disciples, et qui était également un proche. Quand il rentra, il trouva le Ketav Sofer en

train de sangloter. Stupéfait de ce spectacle, il lui demanda : « Notre maître, pourquoi pleurez-vous ? »

Le Ketav Sofer répondit :

« Sache, mon cher élève, qu'aujourd'hui est mon anniversaire. J'ai cinquante-quatre ans, et je fais mon examen de conscience. Qu'est-ce que j'ai fait pendant toutes ces années, comment ai-je passé mon temps précieux sans but bien défini ? Je n'ai ni Torah ni sagesse ni tsidkout, alors comment ne pas pleurer des jours passés qui ne reviendront plus, je dois pleurer sans cesse ! »

Quand l'élève entendit ces paroles de son Rav, il se mit à pleurer lui aussi. Car si la flamme tombait sur les cèdres comme le Ketav Sofer, qui toute sa vie ne s'est occupé que de Torah, de servir Hachem, de faire le bien, et qu'il pleure et se soucie des années passées, que peuvent dire les malheureux qui ont effectivement passé leur temps en vain ?

Le premier autobus de Jérusalem

Le gaon Rabbi Chelomo Zalman Auerbach zatsal, Roch Yéchiva de Kol Torah, a un jour raconté à l'un de ses descendants une histoire instructive qui cache une grande leçon :

« Dans ma jeunesse, quand le premier autobus est arrivé à Jérusalem, et qu'il est passé dans la rue Yaffo à côté de la yéchivah « Ets 'Haïm », tous les élèves de la yéchivah sont sortis dans la rue pour voir ce spectacle étonnant. Et moi, comme un garçon curieux qui voulait tout voir et tout comprendre, je me suis senti obligé d'être le premier à voir cette merveille. Mais j'ai dominé ce désir personnel, je me suis forcé à me rasseoir et à rester étudier, et je ne suis pas sorti de la maison de Hachem.

C'est uniquement à cause de nombreux cas de ce genre que je suis arrivé là où j'en suis », termina Rabbi Chelomo Zalman.

Pour ne pas déranger l'étude de la Torah

Quand le « Cha'gat Arié » était à Volojine, il vivait dans une grande pauvreté, qui se manifestait dans tous les coins de la maison, et par manque de moyens, il était obligé de porter le même vêtement le Chabat et en semaine.

Il n'avait pas les moyens d'acheter les livres dont il avait besoin pour étudier, et à son grand bonheur, il se trouva parmi les ba'alei batim de Volojine quelqu'un de très important du nom de Rabbi Yitz'hak (le père de Rabbi 'Haïm de Volojine). Chez Rabbi Yitz'hak il y avait beaucoup de livres, et le Cha'gat Arié avait l'habitude d'y aller de temps en temps pour les consulter.

Un jour, au moment où il était plongé dans son étude, la femme de Rabbi Yitz'hak ressentit des contractions. Sachant que le « Cha'gat Arié » était à ce moment-là chez elle et étudiait, elle prit sur elle de ne pas gémir tout le temps qu'il fallut pour ne pas le déranger dans son étude, et elle souffrit en silence.

Ensuite, quand le « Cha'gat Arié » l'apprit, il fut très ému d'un pareil dévouement à l'honneur de la Torah, et leva immédiatement les mains au Ciel en murmurant une prière silencieuse :

« Maître du monde ! Comme cette femme s'est maîtrisée pour ne pas crier pour l'honneur de la Torah, donne-lui pour cela la bénédiction d'un fils qui sera connu pour sa Torah dans le monde entier ! »

La bénédiction du tsadik s'accomplit pour le fils qui naquit alors, et qu'on appela Zalman, dont la renommée dans la Torah s'étendit au monde entier, sous le nom de Rabbi Zalmelech de Volojine zatsal.